

Suzanne Paradis, *François-les-oiseaux*, Québec, Éditions Garneau, 1967, 161 p.

Gabrielle Poulin

Volume 4, numéro 4, 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036357ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036357ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poulin, G. (1968). Compte rendu de [Suzanne Paradis, *François-les-oiseaux*, Québec, Éditions Garneau, 1967, 161 p.] *Études françaises*, 4(4), 443–444.
<https://doi.org/10.7202/036357ar>

SUZANNE PARADIS, *François-les-oiseaux*, Québec, Éditions Garneau, 1967, 161 p.

Le titre de ce recueil de nouvelles, à lui seul, évoque un univers de beauté, d'harmonie et de transparence, mais un univers fragile et éphémère comme celui des oiseaux, comme celui de l'enfance. Dix fois ici, l'auteur a tenté de recréer cet univers, dix fois, ses personnages, dans leur migration vers le pays de la mort, de la folie ou du rêve, entraînent avec eux ce monde irréel dont ils ne peuvent se détacher. Mais, justement, ces personnages sont-ils si différents les uns des autres qu'ils puissent suivre leur propre trajectoire vers un destin qui leur serait personnel ? Ou n'avons-nous pas plutôt l'impression qu'ils sont tous, sous des noms différents, des réincarnations du héros des premières pages : François-les-oiseaux ?

Victime d'un mal mystérieux, qui n'est peut-être rien d'autre qu'une condamnation à la vieillesse et à la mort, François veut emporter dans sa solitude la voix des oiseaux et la musique des sources qui ont enchanté son enfance. Berthe, une jeune femme errante, une folle dont tous les adultes du village se méfient, réussit si bien à imiter les trilles des multiples oiseaux de la montagne que François se méprend d'abord sur l'origine de ces chants. Puis, fasciné par le pays irréel de Berthe, si semblable à celui de son enfance qui lui échappe, il tourne le dos au village, à l'amour conventionnel qui l'attend, à l'univers des adultes pour suivre Berthe dans sa demeure, « là où commence le printemps » (p. 20). La mort seule aura raison de l'enfance de François-les-oiseaux et de la folie de Berthe. Mais la mort est préférable, semble-t-il, à la vie des adultes.

Dès lors, tous les thèmes majeurs du recueil sont posés : *l'enfance* qui sera la patrie de tous les personnages, aussi bien de Noémi, l'héroïne de « La fugue », en route vers un amour impossible, que de Sonia, cette « vieille enfant inexpérimentée » (p. 93), dans « Lucrèce » ; *la mort*, qui semble être, avec la

folie et le rêve, le seul refuge offert à ceux qui refusent les compromis de la vie adulte; la *musique*, qui constitue l'atmosphère même dans laquelle respirent tous ces enfants et qui est aussi, pour eux, le seul langage intelligible. Entre les enfants et ces êtres apparemment privés de raison que sont Berthe, Pauline, Hedwige, la musique établit une certaine complicité. L'envoûtement qu'elle crée réussit à introduire chacun dans le pays de l'irréel.

Deux ou trois nouvelles, très brèves, il est vrai, ne se laissent pas cerner par ce schéma rigide. Mais elles aussi exploitent le thème fondamental de l'enfance. Dans « Stan », par exemple, si Micheline accepte pour quelques heures d'oublier son identité, c'est « pour consommer le Passé, l'étrange et lointaine enfance » (p. 121).

Tout au long de ces pages, Suzanne Paradis réussit sans doute à susciter et à soutenir l'intérêt du lecteur, intérêt qui, paradoxalement, s'accompagne d'un certain agacement. Et cet agacement va croissant à mesure que réapparaissent les mêmes personnages, les mêmes situations, et que se précise la même fatalité des destins. Seule la langue de l'auteur, souple, imagée, musicale, parvient à nous faire triompher d'un certain sentiment d'ennui. Encore qu'il faille accepter l'obscurité de quelques passages (p. 99). L'emploi un peu arbitraire des différents temps du passé, par exemple, fait que le lecteur perd parfois le fil du récit (« Le pont », p. 51). Il n'est pas jusqu'à certaines erreurs dans les noms propres qui ne contribuent encore à brouiller les pistes: que Mathilde soit aussi nommée Hedwige, nous l'acceptons quand nous savons qu'il y a dédoublement de personnalité chez la folle, mais que l'auteur appelle tout à coup Charline, Adrienne (p. 131) ou Sonia, Marise (p. 82, 83), et cela à deux reprises, sans aucune explication, nous ne comprenons plus.

Au total, à cause des qualités de conteur de Suzanne Paradis, de la fraîcheur et de la musicalité de sa langue, *François-les-oiseaux* peut réussir à nous faire passer une soirée agréable. Certains textes trouveront place vraisemblablement dans nos futures anthologies et on les proposera peut-être à l'analyse littéraire dans les classes d'adolescents. Mais, même s'il a parcouru le recueil avec intérêt, le lecteur éprouvera-t-il le désir de le relire ?

G. P.